

Les Ports Intérieurs

Alain Branche Daunis

Paul Verlaine

**Sagesse. Le ciel est, par-dessus le toit, Si bleu,
si calme! Un arbre, par-dessus le toit Berce sa palme.
La cloche, dans le ciel qu'on voit, Doucement tinte Un
oiseau sur l'arbre qu'on voit, Chante sa plainte. Mon
Dieu, mon Dieu, la vie est là, Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là vient de la ville. Qu'as-tu fait,
ô toi que voilà, Pleurant sans cesse, Dis, qu'as-tu fait,
toi que voilà, De ta jeunesse .**

Bonjour, Je doute que cela soit un roman de gare, un bouquin de salle d'attente, il pourrait être au demeurant de ces livres que l'on abandonne sur un banc, dans un square, volontairement, selon une mode actuelle, pour inciter les gens à lire.

Pour moi, vu les heures que j'ai passé dans les trains, et autres moyens de transports, du moins de locomotion passive, il pourrait être suffisant, dans l'attente de ces correspondances improbables, ces aéroports, gares ou stations complètement hors du temps, pour dire que le plus mauvais récit, peut parfois servir à rétrécir ce sentiment d'inutilité qui vous prend, sachant que le temps lui, est compté.

Ce n'est pas autobiographique. C'est une parabole de ce qui aurait pu être. Tous les voyages sont vécus, mais les interprétations subjectives, sont le fruit d'une idée, d'un moment, irréaliste peut-être, mais sincère.

Je suggère de ne s'en tenir qu'à l'interprétation d'un personnage intemporel, qui imagine qu'il a vécu une fois, cette aventure.

Qui n'aurait pas rêvé de dire : faites que mon oeuvre soit uncunable.

Qu'est-ce que ce charabia ?

Ça commence mal allez vous dire.

C'est ce qui se dit d'un ouvrage qui date des origines de l'imprimerie. Non je plaisante déjà, et c'est le ton que je désire maintenir, tout le long de ces quelques pages.

Je ne parle pas dans cette promenade, d'un nombre incalculable d'individus que j'ai connu, mais c'est un oubli volontaire, et dans ce récit que j'inonde d'anecdotes un peu crues, je n'ai aucun sens d'un respect filial, ni un don de tolérance. Rien d'acquis par des études religieuses quelqu'elles soient, un sens du pardon, et des offenses du même acabit, une quelconque reconnaissance indue, d'un

quelconque gourou, enfin en quelques mots, et avec beaucoup de respect pour les vrais et authentiques ethnologiques membres de cette communauté, qui m'excuseront je l'espère, je n'ai pas envie de parler, ni de me mélanger, ni de copuler, ni de m' épancher avec les pygmées.

De toute façon je ne parle pas des mêmes pygmées.

Je vous promet de ne pas être sibyllin.

Vous voyez je commence. Vous n'allez pas ouvrir votre dico, quand même; alors, explications, ce sont les sibylles, oracles des Dieux, dont le langage était difficile à comprendre.

Si je raconte une histoire, cette histoire, aussi surprenant que cela puisse être, et paraître, c'est pour au moins, avoir le prix de ma rue, car si vous connaissiez le personnage, complètement improbable que je suis, vous penseriez que l'on peut se demander pourquoi on abat des arbres pour faire de la pâte à papier, et pour perdurer l'oeuvre de Gutemberg.

Tout commence par le téléphone.

Ce téléphone dont on ne connaît pas l'origine exacte. Antonio Meucci

est le véritable inventeur du téléphone. Le 15 juin 2002, le Congrès américain a officiellement reconnu que l'inventeur italien, Antonio Meucci, est celui à qui l'on doit l'invention du téléphone et non Alexander G. Bell, comme on l'avait prétendu jusqu'ici, deux ans avant Gray. Qui a inventé le téléphone?

Si vous pensez que Graham Bell est l'inventeur du téléphone..._J'ai une bonne nouvelleAprès avoir creusé le sol sur une profondeur de 100 mètres, des scientifiques britanniques ont trouvé des traces de fils de cuivre âgés de plus de 1000 ans et en sont arrivés à la conclusion que leurs ancêtres avaient un réseau téléphonique

interurbain à cette époque.

Dans les semaines qui suivirent, les français, pour ne pas être en reste, ont creusé à plus de 200 mètres de profondeur le sous-sol de la mère patrie pour découvrir des traces de fibres optiques vieilles de 2000 ans, confirmant ainsi que leurs ancêtres gaulois possédaient déjà un réseau de communication numérique très avancé 1000 ans avant les britanniques. Alors soufflés non? Surpris, car je ne téléphone jamais, et donc bien sûr on ne me le téléphone pas.

Ermite en plein centre-ville, je suis surpris.

-- monsieur Chebran?

-- oui ça dépend pour qui.

-- monsieur Jean-Paul Leblanc à l'appareil cela vous dit-il quelque chose ?

-- Jean-Paul ! Oui, bien sur, je t'ai cherché pendant des années, jusqu'à aller dans les fichiers des écoles de commerce et des anciens élèves pour te retrouver.

-- effectivement tu aurais eu du mal, à me trouver au bureau de l'ESSEC, car je n'ai jamais payé ma cotisation.

-- et toi comment m'as-tu trouvé ?

-- c'est très simple. Google: ton nom : et en première page ton site, ton travail, tes écrits, des peintures, superbes au demeurant, (c'est toujours agréable d'entendre cela même si cela vient peut-être d'un profane ou amateur éclairé).

Cela m'ouvrait, pendant qu'il parlait, une longue plongée vers un passé commun, car nous avons partagé ensemble des moments sublimes et cohabités, dans ce qui est maintenant à la mode, un loft. Nous nous étions connus, par hasard en Avignon. J'y avais vécu, et

je

m'y retrouvais dans le cadre du festival, après une période difficile et un passage en prison, pour des raisons politiques, ma participation aux événements de mai, et pour moi, l'occasion de connaître Amiens, la tour Perret, le palais de justice et la rue de la Défense passive.

-Vous avez été brillants hier soir à l'Odéon M. Chebran.

Quand cette juge d'instruction, Me Lermont me dit cela, je fus plus ou moins surpris.

Une fois libéré des menottes par le pandore de service, j'eus le loisir de converser avec la magistrate, qui me confirma que toutes mes interventions, et péroraisons en tribune de l'Odéon, avaient bien été enregistrées, que les services de l'état étaient efficaces, que j'occupais bien la loge de Jean Louis Barrault, m'étant d'ailleurs excusé humblement devant lui, de cet intrusion dans son univers, avec sa complice Madeleine, surtout eux, qui étaient tout, sauf des parangons du pouvoir en place.

La magistrat m'invita donc, gracieusement, à me loger au frais de l'état, dans les locaux prévus à cet effet, en attendant mieux. Ce fut d'ailleurs un mois de pénitence, amnistié par la suite faute d'ingrédients à se mettre sous la main pour la justice, mais ponctuée par le travail, pour cantiner, et fumer, labeur consistant à fabriquer des visières en carton, pour le tour de France. Ceci est donc très révélateur d'une époque.

Cet épisode avait trouvé son origine dans la cité Papale deux ans au paravent. Aucun rapport avec Genet. Pour les intimes des chambres de bonnes.

J'appartenais à « Présence du Théâtre » troupe décentralisée de théâtre scolaire. La vie de tréteaux, comme Molière, notre maître à

tous, qui faisait partie prépondérante de notre répertoire. Comédien, machiniste, éclairagiste, déménageur, et souvent amoureux, j'eus une belle relation avec Chantal et un bon feeling avec Mtre Lomy sa maman, ainsi que le petit frère qui eu la déplorable idée de se pendre à la porte de sa chambre.. Une phase tragique, que seul ceux qui traversent ce genre de drames peuvent comprendre. Les autres ne font qu'imaginer.

Tous deux assis sur les créneaux du Palais des Papes, dominant la cour d'honneur enlacés partageant nos haleines respectives et bécotant toutes les parties visibles de nos visages, nous refaisons le monde, nous promettant un destin commun, nos doigts furetant l'intimité réciproquement de l'autre, et n'imaginant pas qu'une bourrasque allait tout emporter. Celle-ci entraîna la dissolution de la troupe pour cause d'événements de Mai 68, de grève générale, départ à Paris, et ainsi la fin de nombreuses illusions.

Fini les promenades romantiques Place de l'Horloge au crépuscule, les spectacles de Miouskine au théâtre en face, «la cuisine» d'Arnold Wesker, le pastis chez Marius à la Civette, ou s'asseyait Vilar en terrasse. De 68, à part l'épisode comme on dit de la case prison, je retient comme souvenirs; du bruit et de la fureur, l'odeur du gaz, les foulards mouillés, les cris, les slogans, la fraternité, l'entraide, «la rue Gay Lussac», et dites moi merci messieurs d'Europe¹, quand à mon initiative, nous avons dégagé et porté, presque à bout de mille bras, votre véhicule, d'une mauvaise posture, pour le protéger d'une charge des gardes mobiles, qui contrairement à l'idée gratuite et manquant de vécu, étaient les plus féroces, les plus organisés, en bon militaires, qu'ils étaient. Alors, les braillards du Crs SS, s'il vous plaît....

Mon séjour dans le Vaucluse débuta par une invitation à rejoindre un projet culturel, par un engagement politique dans un «feu» parti , le PSU sabordé par un futur Premier Ministre, ce qui en soit même mériterai un débat.

Quelques années de bonheur car au tout début, nous résidions à Bédarrides, et en dépit du travail intense du, au rythme de travail, Françoise représenta quelque chose d'important pour moi puisqu'elle fut ma première maîtresse. Elle ne le sut jamais car, en bon «macho» de service, je ne lui ai laissé aucune impression du contraire. En tout cas un départ en tournée, de bon matin, fut douloureux, et brûlant tout au long du trajet. Un souvenir sanglant qui demeura plein de charme et souvenirs.

Nous répétions les prochains spectacles d'été, et lors d'une pause, cette jeune fille, dont le père était assureur et accompagnateur que je qualifierai «spirituel» de notre compagnie, m'invita à une sortie à cheval qui se révéla être ma première rencontre avec le monde des équidés.

Sur les hauteur du bourg, la plaine du Lubéron en panorama, et comme ligne d'horizon, le célèbre Ventoux, qui d'ailleurs cet été là, fut le théâtre d'un drame sur le tour de France, et le début de la fin, d'un mythe concernant le dopage; la mort en direct d'un champion; Tom Simpson.

Elle donne aux chevaux l'ordre de s'arrêter, et nous surplombons les locaux où nous vivions et travaillions. En contrebas également le vignoble de Châteauneuf du Pape, cette mixture qui nous abreuvait journellement, offerte par les viticulteurs locaux, en somme sponsors avant l'heure, de la compagnie.

Plus experte que moi, elle s'occupe des rênes des chevaux, et les attache à un olivier. Au même arbre elle m'attire, s'enroule, et

commence à promener ses mains agiles, sur les endroits sensibles de mon anatomie, dégrafe, et met à nue l'objet manifeste de son désir, le dit objet en pleine floraison, elle même, de l'autre main, se sépare de son chemisier découvrant des seins gonflés et laiteux, puis tombe son pantalon et s'active sur son clitoris qui m'apparaît entre deux échanges de salives au goût de miel lavandé. Elle décalotte le membre turgescant, le caresse, l'active, «je suis ailleurs», elle se glisse comme une mante le long de mon corps, et avale somptueusement, la source de son désir, l'engloutie, le papille gustativement, l'humecte et distille à coup de doux lapements, des sensations nouvelles, pour cette partie de moi, qui est en cet instant, une partie d'elle, car au bout d'un moment indéfinissable dans sa valeur temporelle, tout explose se répand, inonde. La vigne, le Lubéron et le Ventoux, le village en contrebas, les odeurs, les parfums, le bruit infernal des cigales, sont en contrepoint de ce bonheur indicible, et je me souviens avoir compris à ce moment, que je vivais un instant privilégié.

Comme dit le poète, d'aventures en aventures, de trains en trains, de ports en ports, une autre histoire, débuta, mais je n'en livre que quelques ingrédients, surtout l'épisode qui me détermina à acquérir ce superbe studios rue Godot de Mauroy: un quartier central prêt de la Madeleine. C'est Véronique qui visitant le studio avec moi me décida à le prendre, à vrai dire surtout parce que nous essayâmes tout de suite le lit, j'ignorais alors qu'un bel épisode de de ma vie de bohème, d'errance dans les nuits de Paris, de cabarets en cabarets, allait être durant dix ans une partie de moi.

Véronique, tu me téléphones.

— Alain, nous avons un problème.

— viens, parlons-en.

— Tu ne peux pas me dire quoi que ce soit au téléphone ?

— non, j'arrive. Nous découvrons que nous avons tous les deux des ennuis dus à nos rapports sexuels, et décidons de consulter au dispensaire de la rue d' Assas. D'antibiotiques en antibiotiques, ce problème se résout et curieusement scelle le couple que nous étions alors. Tu m'invites dans la propriété de tes parents, dans un lieu improbable dans les Yvelines, je me souviens juste du nom, Mesnil quelque chose, mais surtout en lisant un bouquin consacré à Vadim et à Jeanne Fonda, que ce fut la propriété qu'il acheta pour son actrice américaine, pour y célébrer leur amour et d'autres choses de plus coquin, paraît il. Tes parents avaient largement mis en valeur ce bâtiment avec piscine intérieure couverte, saunas, salles de jeux, et surtout décoration intérieure du meilleur goût. Surtout la pièce centrale, garnie de tous les trophées acquis par ton père grand chasseur manifestement devant l'éternel, avec le râtelier d'armes très sophistiquées, inhérent à l'environnement. Dans l'étang privé de la propriété, avec une simple ligne, un morceau de pain accroché à l'hameçon, plusieurs truites voraces sont venues se dégourdir, et je t'ai initié à une leçon de cuisine; la truite au bleu. Simplement jetées, nettoyées, dans un bouillon salé poivré, feuille de laurier et pour ma part quelques grains de coriandre que je trouvais sur place dans cette cuisine dont on peut rêver. Les poissons prenaient une teinte violacée presque bleue, je les agrémentais rapidement d'une sauce, au beurre et amandes passées au grill pain.

Toutes les agapes mises en place, ne nous empêchèrent pas de commettre, devant l'âtre que j'avais vigoureusement garnie de bois,

le pêcher originel, de nous ébattre en long large et travers, mais surtout,

des siècles plus tard, je pense encore comme une première, celle-là non théâtrale, à un long entretien, qui se termina par une position que je qualifierais de tête-à-queue (terme que je trouve vulgaire s'il en est) mais long, sensuel, savoureux, délictueux, comme hors du temps. De grands penseurs diront: la cerise sur le gâteau, en guise de dessert. En guise, en guise, en guise, de parasol aurait dit un autre.

Je pense également à cette rue souvent, pour ce qu'elle représente dans ce centre de Paris si proche de cet Olympia que je traversais par les coulisses, de Bruno Cocatrix qui, m'ayant entendu dans son sous sol(taverne de l'Olympia) me demandait d'enregistrer une bande magnétique, avec Mr Pons son ingénieur du son, ce que je fis, accompagné par le pianiste en poste dans cette antre de la soif qu'était cette taverne, chantant deux heures devant une salle vide, comprenant un tas de choses, surtout n' y suis je pour rien, si le grand Patron, maire de Cabourg, décida de nous quitter quelques jours après l'enregistrement. Paix à son âme.

Cette rue est celle de ces créatures incertaines, de luxe bien souvent, d'une autre époque, qui venaient et montaient chez moi me prévenir, de la présence soit de la police, soit des préposées au stationnement, et m'avertissant de déplacer mon véhicule rentré tard et presque seul, en pilotage automatique au petit matin.

Mais Jean Paul en te rappelant à mon souvenir, tu évoquais également une partie importante de ma vie artistique, Grenoble, où je fus employé à la Maison de la culture, juste créée par Malraux, pendant les jeux d'hivers, accueilli par mon ancien Mentor, celui de

mon lycée Eugène Fromentin, professeur muté en ces lieux, un homme que je qualifierais d'exceptionnel, Kazou, a qui je dois tout, et plus, et quelques dettes sûrement, décédé trop tôt, cela je l'appris par une dépêche de journal, en lisant France-Soir à des centaines de kilomètres, bien plus tard, lors d'un accident en montagne. Ce professeur de mathématiques, féru et passionné de théâtre, amoureux de Gérard Philippe et du TNP, avait créé une troupe dans l'enceinte du lycée, une pièce particulièrement m'avait marqué: «les justes» de Camus. Elle évoquait bien en avance, ou du moins étrangement d'époque, un discours sur l'intolérance et le terrorisme. En février 1905, à Moscou, un groupe de terroristes organise un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle du Tsar. En apercevant des enfants auprès du grand-duc, Kaliayev est incapable de lancer la bombe. À partir de cet événement, les terroristes cherchent à savoir s'il aurait été juste d'abolir le despotisme en prenant la vie de ces jeunes innocents. C'est un dilemme moral où se confrontent idéal politique et amour de la vie. Une réflexion toute d'actualité sur la nécessité et les limites de l'action politique face à l'oppression et l'injustice. Ce qui en ces temps troublés post 11 septembre 2001 m'avait inspirait cette réflexion sur le sujet: Au combien de comiques, ou amuseurs, sous Devos, sous Bedos, sous Chaplin, sous Woody Allen, sous tout, combien d'intellectuels encartés dans des lobbies, icônes télévisuelles, imposteurs patentés, immortalisés par leur triste présent médiatique, combien de capitaines d'industries, douteuses, racoleuses, avant de n'être qu'évanescences, sont partis sur les routes asphaltées des résidus, des débris et dégâts, causés par le mercantilisme sauvage, promus et encouragés par ces «sociétaires héritiers» de l'amour de soi, ces «Familles», ces «castes tutélaires», méprisant «L'autre», petits et

mesquins, mais je pense très en phase avec le propre de l'espèce humaine, qui n'a pas vocation lui à la rédemption.

Rédemption ; je me conforte à employer un terme à connotation presque religieuse, mais bien adapté aux sujets suivants : y a-t-il une rédemption possible pour les auteurs de massacre d'innocents, lors d'un acte terroriste, sans omettre cette saillie du triste sire « Carlos » qui surenchérit, en argumentant qu'il n'y a pas de victimes innocentes du terrorisme ou très peu.

Je me souviens des termes choisis que Camus donnait à son personnage de Kalaïev dans les « justes », justifiant les bombes et de victimes, pour sauver le « monde » et l'avenir d'un peuple sous le joug d'un despote.

Sommes-nous actuellement, avec ce déferlement de « haine religieuse », dans la même configuration, face à l'histoire de l'humanité.

Sommes-nous devant ce bras de fer sémantique, entre les « bons et les méchants », si impuissants, si fragiles, si dénués de réponses morales et physiques ? La chair humaine si douce à la caresse, si sensible aux conditionnements climatiques, métamorphosable à volonté, grâce au « génie médical » et la chirurgie plastique, devient souffrance sanguinolente devant l'agression, le bruit, la fureur dévastatrice de l'attentat terroriste.

Rédemption ? Au nom de leur propre Dieux et icônes ?

Nouvelle et curieuse architecture que propose ce 21^e siècle.

Le terrorisme flamboyant !

Après Avignon, tu m'avais entraîné Jean-Paul, vers Saint-Raphaël, avons passé le permis de conduire ensemble, enfin toi, tu l'avais obtenu, et moi j'ai dû le repasser trois mois plus tard. Ce qui

me permit de renouer avec un amour local, non dénuée de sensibilité. Tu m'avais fait déménager à la cloche de bois, de mon appartement à Grenoble pour aller conquérir la capitale, pour moi, une deuxième expérience. Mais Grenoble ce fut des instants extraordinaires, des retrouvailles avec Félix Leclerc, avec qui j'avais partagé des moments intenses pour un jeune homme, puisque fan comme on dit maintenant, de la première heure, il m'avait invité plusieurs fois à l'accompagner lors de sa rentrée en France grâce à Jacques Canneli. Des artistes passaient au Cargo, tel était le nom de la salle de spectacle, Marcel Maréchal, des pièces de théâtre, mon travail c'était des rencontres dans le milieu scolaire et j'y évoluais, avec une équipe d'apprentis comédiens pour présenter des textes poétiques, travail que nous préparions en amont dans ce centre culturel. Rencontres utiles, propices à l'ouverture des esprits, rencontres avec des personnes que je vois maintenant sur les affiches, à juste titre, reconnues par les autorités politiques, quels que soient les obédiences.

Ainsi Georges Lavaudant, actuel directeur de l'Odéon, et je pourrais citer d'autres exemples. Mais ils se reconnaîtront...

Mais, Françoise, toi tu représentes dans mon esprit, par un épisode, tout le bonheur de cette période. Dans ce cinéma en plein centre-ville, je me souviens de ce café, pris au Cintra, avant la séance, ce film qui passe en boucle depuis 50000 ans, avec Marlène Jobert et Charles Bronson, et même dans un rôle parfait pour elle, Annie Cordy. Les cinéphiles chercheront, comprendront. J'étais moi aussi un passager d'ailleurs. Cette séance, au premier ou deuxième rang, l'après-midi d'un dimanche, dans un Grenoble pluvieux, comme le film, morose, mais nous pas, assis sur deux

sièges, certes, mais ne faisant qu'un, ne nous dépouillant pas de nos manteaux d'hiver, pour mieux cacher nos gestes et étreintes, moi qui explorait, et maintenait, en humidité permanente ton anatomie, et toi qui voulais agrandir en cadence, une partie importante de moi. Le Passager de la pluie puisque tel était le titre de ce long métrage, me ramène maintenant, vers d'autres pensées, comme un fil d'Ariane qui se déroule doucement. Grenoble, le quartier Notre dame, la place Grenette, les pizzerias du centre ville dont une où je chantais, «la Bucherie»; chez «Marius», les copains de rugby, avec qui je retâtais le ballon ovale, le club du «Guc», avec qui je refaisais le monde très anisé, le Crous, bureau universitaire, qui me permettait régulièrement de mettre du beurre dans les épinards, en me permettant de présenter des «poétiques», dans les Amphis, ainsi appelions nous cela, ni plus ni moins que des spectacles autour de grands auteurs: Aragon, Lorca, Prévert, et comme exemple l'un d'entre eux dont je me souviens:

« L'effort humain n'a pas de savoir -vivre,
l'effort humain n'a pas l'âge de raison
l'effort humain a l'âge des casernes
l'âge des bagnes et des prisons
l'âge des églises et des usines
l'âge des canons.

Eluard, sans vouloir être exhaustif et ses poèmes d'amour dédiés à Nusch, avant que Salvador Dali ne la lui pique, après dix sept ans de vie commune. Grenoble, La Bastille et son téléphérique, mes premiers pas sur la neige au col du Coq, les balades dans le Vercors chargé d'histoire, le massif de Belledonne d'où l'on domine la ville et la vallée, comme si on la survolait, nous comparant à des aigles royaux, ce qui était grandiose à la tombée de la nuit, quand la cité

commençait à scintillait de ses millions de lumières.

J'avais pour ma part, une prédilection pour Pablo Néruda prix Nobel Chilien de littérature en 1971, dont j'avais ce poème dans les tripes:

Je prends congé, je rentre
chez moi, dans mes rêves,
je retourne en Patagonie
où le vent frappe les étables
où l'océan disperse la glace.
Je ne suis qu'un poète
et je vous aime tous,
je vais errant par le monde que j'aime :
dans ma patrie
on emprisonne les mineurs
et le soldat commande au juge.
Mais j'aime, moi, jusqu'aux racines
de mon petit pays si froid.
Si je devais mourir cent fois,
c'est là que je voudrais mourir
et si je devais naître cent fois
c'est là aussi que je veux naître
près de l'araucaria sauvage,
des bourrasques du vent du sud
et des cloches depuis peu acquises.
Je vous fait grâce à contre coeur de la suite.
Là je sais, je fais dans le «pathos», mais quels termes voulez vous
que j'utilise sans me prendre pour Victor...

A Paris, quand un un amour fleuri, ça fait pendant des s'maines
deux coeurs qui se sourient, tout ça parce qu'ils s'aiment.... Merci Mr

Lemarque, vous que l'on a chanté sur tous les tons... Dans ce studio près de la Madeleine, composant, écrivant, préparant mes tours de chants, j'étais le nouveau Brel, Ferré, Brassens, Ferrat, Leclerc, n'en rajoutons plus. Avant de comprendre, un peu tard, que je faisais et interprétais du, sous Brel, Brassens, etc... Trente ans plus tard, il me serait resté le karaoké, et la star ac. Mais, autrement que du bonheur!

Toi, ma soeur, tu es entrée dans ma vie en catimini.

Quelle constance de venir aussi souvent me voir et m'entendre, ton bébé dans les bras.

Tu chantais et vivais de ce métier, en y adjoignant un travail de coiffure, pour la sécurité sociale et celle de l'emploi.

A part une incartade bucolique et comique, faute d'ingrédient, dès le départ, nos rapports ont toujours été prudes, chastes, pleins de complicités, et bien des années plus loin, un mot, un regard, un signe, même une onde mystérieuse, avec plusieurs centaines de kilomètres d'éloignement, nous suffisent pour nous rejoindre.

En cette époque capitale, j'ignorai que je t'inviterai dans mon royaume Hellénique, bien plus tard.

Et pour ne garder que les bons souvenirs de Paris, en hommage à cet imposteur qui promettait, de se baigner dans la Seine avant dix ans, je pense à cette piscine Deligny, sur le fleuve, à l'architecture de bois très Belle époque.

Dix minutes à pied me suffisaient pour m'y rendre, surtout en cette période de canicule de 1976, ou les poissons flottaient en bancs serrés, le ventre à l'air; au fil de l'eau.

— Tu me suis Véronique ?

— tu m'emmènes ou ?

— faire bronzer ton petit corps de rêve ! Ah pardon, avec le string que je t'ai offert.

— tu plaisantes ?

— non pas du tout, tu comprendras mieux après. Fais-moi confiance.

Non pas à bicyclette, mais main dans la main, nous allions de bon matin, traversions la place de la Concorde, longions l'entrée des Tuileries, et sur l'autre rive, accédions à cette Antiquité nautique, qui fut détruite par le feu, je crois, plus tard.

Deux étages de vision au dessus du bassin, au demeurant peu fréquenté, la piscine était plus un endroit pour se montrer, être vu, mais j'aimais le côté suranné du lieu, et poétique.

Je n'étais pas insensible de me montrer avec toi, Véro, couchée près de moi, proches du snack, et m'amusais un peu glorieux, des yeux braqués sur tes deux petites, mais fermes poires, auréolées et rougissantes d'un côté, et selon ton humeur ou peut être l'incandescence solaire aidant, tes deux demies sphères houblonnées de l'autre.

Mais Monsieur je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître...

N'est ce pas Mr Aznavour, car c'était quelque part une vraie Bohème, de luxe certes, mais sur le fil et sans trapèze, comme ces clubs où nous passions et brûlions le temps, n'est ce pas ce qu'il font encore et toujours, sur des rythmes un peu plus dépendant du monde Anglo-saxon. Cela est mon avis, mais c'est un autre débat.

Ces clubs notamment celui de cette chanteuse en vogue, oubliée et ressortie du formol, avec sa copine Natacha, et une cliente particulière, fille d'un homme politique célèbre, ce lieu où surnageait l'odeur particulière, et le matériel de l'interdit, et tout l'arsenal qui fait

de l'anorexie une suite logique a des désordres mentaux, et au mal être. Mais grâce soit rendue, aux victimes et plaignons les familles.

Ah! Paris Paris, je t'ai chanter sur tous les tons, sillonné, me suis laissé envoûté, la nuit particulièrement, des nostalgiques petits matins, des anciennes Halles, pour acheter une araignée, vous ne voulez pas non plus que je vous dise ce que c'est, ou un onglot, ou avaler une soupe à l'oignon au «Chien qui fume», au «Commerce», finir en beauté une parmi bien d'autres, de ces longues nuits, pour au lever du jour, se refaire notre cinéma, sur l'écran noir de nos nuits blanches. Merci Mr Nougaro.

A l'heure des crémiers, et des premiers travailleurs, déjà au café calva, nous au café crème, quelle gueule avions nous.

Ces années parisiennes j'en reparlerai un jour, puisqu'elles furent parmi les meilleurs parties de cette existence, mais en entendant, en lisant dans les médias certaines choses concernant des artistes célèbres trop tôt disparus, je me réserve un droit d'expliquer, d'argumenter certaines dérives, pour en avoir été le témoin, et dans la rue Daunou, un resto très bien fréquenté, qui était ma cantine de nuit, dont les murs parlent, et résonnent des personnes disparues trop tôt, dont je connaissais les tourments au tout début de leur carrière.

J'ai laissé volontairement la porte du studio déverrouillée, car tu m'as téléphoné et m'annonçant ta venue, je me suis glissé dans mon bain que j'ai garni, quand j'effectuais les travaux, de peau imputrescible et factice du plus bel effet. J'attends au chaud, tu rentres, t'évapore un instant, te montre tel Eve, avec un sourire masquant mal quelques désirs inavoués, te coule, t'incorpore, te moule à moi dans l'effluve odorante et mousseuse, joue à yellow

submarine longtemps en apnée, te retourne, et me présente pour la première fois, comme une offrande, et beaucoup de confiance, une partie encore plus intime de toi, que je travaille avec ferveur, passion, détermination, relançant intuitivement, le débat sur la Légion et Caméron.

Un 30 Avril, samedi exactement d'une des ces années bénies, j'achetais, du moins on me livrait une voiture neuve, une Ford Escort Mexico, modèle issue de la voiture qui avait remporté le Rallye Londres Mexico. Le dimanche matin de très bonne heure et peu d'heures de sommeil, je prenais l'autoroute A6 et partais en Bourgogne rejoindre une jeune coiffeuse connue grâce à des amis de la capitale qui m'avaient invité pour un week end dans leur propriété à Cormot près de Nolay. Ce lieu est au demeurant réputé pour sa falaise de calcaire, peut-être une des plus anciennes falaises pour la pratique de l'escalade en Bourgogne. Et depuis je venais presque toutes les fins de semaines en partant sitôt mon tour de chant terminé, roulait plein pot sur l'asphalte autoroutière à une époque où l'on pouvait le faire sans discernement, je n'en tire aucune gloire, puis sortais vers Arnay le Duc, pour quelques kilomètres de nationale, et me blottir à Nolay, dans un lit réchauffé, caresser un corps haletant. Je fus accueilli dans cette magnifique Province par d'authentiques Bourguignons, devint très intime avec un restaurateur de La Rochepot où se situe le superbe château du même nom, et l'établissement, l'Auberge du Château, bien sûr. Cette forteresse seigneuriale, au toits multicolores grâce aux tuiles vernissées style que l'on retrouve d'ailleurs souvent sur divers monuments Alsaciens, fut construit au XIII^{ème} siècle par les seigneurs de la Roche-Nolay, reconstruit au XV^{ème} siècle par

Régnier Pot, chevalier berrichon installé en Bourgogne. Vendu comme bien national à la Révolution, le château fut ruiné puis restauré par Mr Sadi-Carnot, fils du président de la République.

S'ensuivirent, des fêtes et visites du vignoble dans les meilleures conditions quand on est amené par des «Pays» comme on dit.

Nous montions sur la montagne de St Romain dégustions des crus divers ainsi que l'été, bof, jetions aussi un coup d'oeil, gratuit, sur l'une des deux tonnelleres du village. On y fabrique de bon et vrais tonneaux de chêne, et non pas des Danaïdes.

Quand nous redescendions, enfin pas toujours, et selon les programmes souvent différant, l'excursion oenologique nous amenait vers Auxey Duresses, dans sa combe, un crochet par Meursault , capitale des blancs de Bourgogne, sa Confrérie des Chevaliers du Tastevin et sa devise: « Jamais en vain, toujours en vin ».

Les plaisirs variants, chaque fois renouvelés, quittant la Capitale avec ferveur a cette période ou je me confectionnait une petite cave en fonction de mes moyens limités certes, mais amplifiés par mes relations et surtout ma rencontre avec Serge Mussy qui devint un ami, viticulteur à Pommard.

Toutes ces agapes dans l'appellation Côtes de Beaunes, par des Hauts lieux du Nectar des Dieux, Monthélie, Volnay, nous ramenaient systématiquement chez Serge pour des nuits chaudes et liquides, dans tous les sens du terme, et très odorantes, avec des vapeurs et des fumées absolument d'origines Maghrebines, nous ne respections pas le Pommard, certes inconscients, mais quel pied avec le recul.

Autre époque, autres moeurs dit on.

J'appris des années plus tard que notre Hôte s'était tué sur un enjambeur, sorte de tracteur haut perché, dans les vignes, celui ci

s'étant retourné sur lui.

J'ai fait un écart un jour de Pâques, avec une jeune fille qui avait une jumelle vraiment troublante de ressemblance, nous faisons des galipettes dans les rangs de vignes, debout appuyés contre les piquets, en équilibres, c'était de la voltige selon les positions.

Parfois j'entraînais la soeurette, dans nos balades, dans ma belle auto aux sièges basculants, celle ci était sensée s'éclipser une petite demi heure, le temps des exercices imposés ou libres, et là je fus royalement piégé, ne m'étant pas rendu compte que dès le départ, les rôles avaient été inversés, par les donzelles.

Aussi je connu non pas à mon déplaisir toute la fratrie.

La voiture avait un an jour pour jour, c'est ainsi pour un séjour de plus, que j'investissais de mon temps pour ces longs jours de congés du Premier Mai.

Le Cabaret fermait ses portes trois ou quatre jours.

Costume neuf, la fleur au dents me sachant attendu, je déboulais a bride abattue et nous recommencions la tournée des Grands Ducs, avec la litanie des longues tablées arrosées qui commençaient à midi par le Kir, le vrais, du blanc aligoté, et de la bonne crème de cassis. Ensuite c'était plats sur plats avec des pauses, et des trous Bourguignons traditionnels au marc local, jusqu'à quatre ou cinq heures, moment important ou nous regardant en lousdé, nous décidions en guise de respiration de sortir faire un tour .

En bagnole comme de bien entendu, je le dit parce que pour moi, ce fut le dernier du genre.

Profitant de mon véhicule dernier cris, j'embarquais un max de minettes vers une fête locale avec flons flons et orchestre en plein air, buvions quelques bières chaudes pour changer et laver l'organisme, dansions un peu, parlions fort, faisons les «cakes»

comme ils disent maintenant.

Romantique à souhait, j'achetais, chargeais ma voiture de muguet par brassées, pour célébrer ce premier Mai, désireux au retour de le distribuer à toutes ces belles, mamans inclues, ça peu aider, et reparti vers Nolay, que je ne revis pas durant quelque temps, puisque je plantais la voiture en dérapant dans le virage de Changeay, me payais un autre véhicule qui n'y était pour rien, étais le seul blessé grave et me retrouvais sur le carreau pour réfléchir à l'incertitude du mélange des genres bien avant la mode, boire ou conduire

Cet épisode passé, un copain parisien venait me chercher, au terme de jours et de jours d'hôpitaux, d'un peu de convalescence, accompagné de son amie, et d'un copine à moi, qui malgré mon plâtre me gratifia sur la banquette arrière de câlins particuliers propres à réveiller au garde à vous, une partie de moi, en sommeil et occultée depuis trop longtemps, tout cela parfois avec le regard curieux de certains chauffeurs de poids lourds qui nous doublaient, et restaient en double file plus de temps qu'il n'en faut, et sous les gloussements des deux complices, à l'avant de la berline.

Enfin, c'est un peu grâce à toi, Jean Paul que je dois cette deuxième découverte de la capitale, la première ayant été plus dure pour le jeune provincial que j'étais, au point de rentrer tous les week-end en Charente Maritime, mais avec le recul, et considérant ce qui se passe actuellement, je n'étais pas à dix huit ans, un Tanguy, et avais je crois quelques excuses. A dix huit ans, vieux jeunes cons, subventions à nos besoins, et n'avions pas le droit de vote, bandes de rigolos. Je sais c'est politiquement incorrect, mais c'est ainsi.

Cette première vie Parisienne, fut celle des voyages en trains de

nuit, interminables quand on ne dort pas, que l'on ne peut pas allumer la lumière pour lire, avec les sempiternels petits déjeuners à l' Arc en ciel, gare d'Austerlitz, et l'apprentissage du métier de grouillot de librairie, la dernière de Paris, Le Lettré, rue des Pyramides.

L'apprentissage également du cabaret, les cours de chants, de maintien, les cachets à cinq balles ou pour un steak frite chez Madame Autrel, à la Méthode, rue de la Montagne St Genevieve, près de l'abri des Grands hommes, éternels paraît il, éloigné pour ma part en tout cas, de leur turpitudes, et de celle des escrocs et édiles locaux des années plus tard.

Un télégramme de Pierre Seghers, un autre d' Harris Puisais mon mentor et formateur, en sciences politique, m'avertissant de leur venue pour mon premier passage au Lapin Agile sur la «Bute», me regonfla le moral dans cette épreuve de petit provincial essayant de conquérir la cité.

Je me plais à magner rapidement ce passage, sans soucis de chronologie quelconque, d'ailleurs vous vous en foutez, a moins que vous ayez décroché, mais ce serait dommage car des pages d'anthologie, vous attendent.

Logé au dessus de la librairie, dans les combles environné d'oeuvres rares sur papier spécial, numérotées, j'avais mon univers tracé, mon rêve tous les soirs en bandoulière, ma petite juive, en photo, qui m'attendait au pays, fille de Rabbin, qui m'écrivait avec un talent épistolaire évident, a qui j'avais offert une étoile de David achetée dans le quartier Vendôme, oui, on peut le faire, ma petite Martine, qui devait partir trop tôt vers le sud, Port saint louis du Rhône, avec la famille au complet. Ma petite Juive à moi, premier émoi de très jeune homme, ils appellent ça adolescent maintenant. Celle la

ressemblait peut être à Anne Frank, que j'avais lu, mais elle n'avait pas fait sa valise, comme l'a chanté le regretté Fanon, tandis que moi, aussi je m'en souviens.

Mais dans cet imbroglio impromptu, tout à coup, je reviens à cette époque que nous dirons sans risque de messianisme, bénie des dieux, à une période de cet univers Avignonesque, en tournée, avec la troupe, et des haltes chez les notables qui nous invitaient: Oppède, Goult, Bonière, autant de lieux symboliques de ce pays au goût suprême de reconnaissance, et choisi par les artistes les plus renommés du monde entier, comme quoi, sous le soleil, les odeurs et les paysages, il y a un consensus commun, au delà des chapelles, des langues, des goûts et des modes. L'astre solaire est également un facteur non négligeable. Je ne peux m'empêcher de penser à une tournée de la troupe, dans ces lieux maintenant très recherchés des Jets setteurs, et du gratin Parisien. Oppède le vieux, où un célèbre avocat, Maître Ouzon nous invita après notre prestation, à finir la soirée dans sa propriété, pour nous restaurer, devant un feu de cheminée, en plein été, puis nous conta l'histoire du village et ceux de Lacoste, Goult. Cet ancien village d' Oppède bâti sur un éperon rocheux, par trois de ses côtés, surplombe le vide. Il nous parla de château médiéval, d'un incendie, et d'un Pierre de Lune, antipape Benoit XIII. Je retins particulièrement, que ce lieu fut un refuge pour le marquis de Sade, après une évasion, et que celui-ci se fit arrêter dans le château de Lacoste, avant d'être reconduit à Vincennes. Il parla de ces villages ou nous nous produisions; ainsi celui de Goult, envoûtant pour ses passages voûtés, ces arcades et portes anciennes, ces places ombragées de microcouliers, ses terrasses et ces oliveraies encadrées de murets

et de pierres sèches, de ce Luberon et tous ces lieux, devenus après la mode de Saint-Tropez, le lieu de résidence d'artistes, d'écrivains et hommes d'affaires, avant que cette mode ne se déplace, vers une île, qui jouxte mon lieu de résidence actuel. Ensuite je dus gentiment m'exécuter à la demande générale comme on dit, et brasser une grande partie du répertoire de Felix Leclerc entre autre.

Maryline la petite fille du grand avocat, sensible à l'ambiance, discrètement m'invita à visiter le potager, pour un promenade sous le firmament, à la fin de cet épisode musical, quand les autre membres de la troupe entamaient les choses sérieuses avec les organisateurs.

Et alors! Et bien rien, sinon qu'un peu de tendresse de jeunes puceaux, enfin presque pour mon cas, et un long entretien sous les étoiles de ce Vaucluse bénie, et la magie stellaire du lieu.

Mais il n'y a pas que le sexe dans la vie. Je vous jure par contre que de la magie existe pour celles et ceux qui veulent encore rêver, et qu'il n'est pas besoin d'être un enfant pour s'exalter devant les «miroirs» et les merveilles naturelles, qu'offre la nature.

De nos jours, d'autres lieux sont à la mode et bien placés, mais citoyen de fait, d'un lieu justement en question que se partagent tout ce que compte le monde du spectacle et politique, une île qui n'en est plus une, reliée au continent par un pont de maçon, construit par un entrepreneur de maisons de maçons, et patron d'une télé de merde. Merci Polac. Que ceux qui n'ont pas compris de quel paradis imaginaire je disserte, lèvent la main, au moins ce sera la preuve qu'ils sont has been comme on dit, ou non branchés.

Et merci, Mr père maçon, devant qui je me produisais, dans ce restaurant rue Guy Mocquet, qui était votre cantine, le Four à Pain,

merci parce que vous étiez généreux en pourboire, avec votre accent rustre, vos manières bourruées.

Et rural, car vous n'aviez pas encore acheté cette chaîne «coca cola», et ne saviez sûrement pas ce qu'il allait advenir de l'empire que vous avez créé. Une machine à décérébrer.

Il faut donc avoir, mais cela n'engage que moi, de la merde dans les yeux, et des esgourdes dans les oreilles, pour ne pas voir et sentir la différence. Mais là bas non plus dans l'île, plutôt la presque île en question, même le mètre carré de terrain n'est pas dans mes cordes. En tout cas dans l'île de Ré, la belle adorée comme disait Claude Nougaro, c'est là, bien avant ce pont, que j'ai obtenu mes premières lettres de noblesses culturelles et de touche pipi, puisque pour y accéder, il fallait prendre le bac, et vu le nombre de fois que je l'ai pris, sans ostentation, je puis affirmer que je suis un bac +30 au bas mot .

En fait d'île je vais vous en parler d'une bientôt, même de plusieurs autres, qui en sont des vrais, avec le vrai sentiment insulaire qui s'y rattache, et n'ayant pas perdues leur identité. Pour vous parler des îles, je vous convierai à un voyage mi figue mi raisin, car s'il en des parties vécues, j'en ai des des imaginaires peut être, tant je suis parfois, perdu, plein de doutes, pris d'une pathologie schizophrénique, et me trouve pris à mon propre piège. Il est difficile en quelque sorte de démêler le fil d' Ariane. En évoquant celle ci , je suis plongé dans l'évier avec mes moules à nettoyer, pensant à la Grèce, à cette histoire de Byssus. Byssus: faisceau de filaments analogues à de la soie, qui sont sécrétés par une glande située à la base du pied de certains mollusques lamellibranches, comme les moules, et par lesquels l'animal se fixe à son support. (M. Larousse).

Personnellement je l'ai en couleur et également l'encyclopédie de 1928, Larrousse bien sur.

Je débarrasse donc, ce que d'aucun appellent la barbe, de mes coquillages, passe ceux-ci sous plusieurs eaux, et sourit à l'évocation de ce terme, officiel, débyssusser une moule. On fabrique des debyssusseuses de moules. Original non ?

Tout à ces pensées au-dessous de la ceinture, mon téléphone sonne.

Deux pas à faire, dans mon immense studio de vingt mètres carrés, je décroche et prononce le sempiternel j'écoute!

-Bonjour vieux débris, tu m'invites à manger ?

-Bien sur , si tu aimes le maquereau et les moules.

-maquereau et moules dans ta bouche, cela pourrait ressembler à une proposition. Elle a de l'humour à revendre Steph, car c'est d'elle qu'il s'agit. C'est un petit bouchon adorable, rencontré au marché central, avec qui j'aime parler, dont j'ignore l'âge, que j'imagine autour de la trentaine.

Continuant mon dur labeur en vidant les poissons, en leur coupant la tête, en les désarêtant, c'est du boulot, je met les moules dans une sauteuse avec un peu d'huile d'olive, quelques aromates, poivre piment d' Espelette, cinq minutes, les égoutte, les ouvre, les sort de leur coquilles et les réserve.

Je prépare un moule que j'enduis intérieurement d'huile d'olive toujours, y dépose les psaris (traduction latine du mot poisson en grec), rajoute quelques noix de beurre des charentes (tradition et goût), les nappe avec les moules de cordes de Charron, que j'ai donc réservé au bain marie, et couvre le tout avec un peu de chapelure. Le four est chaud, j'enfourne et dans vingt minutes, c'est OK.

Largement le temps pour la donzelle de se ramener.

L'interphone grésille, je répond et ouvre.

Je suis de nouveau au fourneau, pour me donner une contenance, vieux con que je suis, car il est un âge ou on ne se refait pas, quand elle pénètre dans mon intimité immobilière d'ermite.

Elle franchie en quelques foulées l'espace de la porte, à mon «moi»,

dépose un smack sonore dans mon cou, ce qui me permet malgré tout de sentir les effluves d'«air du temps», de Nina Ricci, le parfum qu'il me souviens lui avoir offert lors d'une première rencontre, en tout bien tout honneur.

-Mr l'imposteur va bien?

-Mr Alain va bien répondis je.

Cela fait parti d'un jôke comme on dit en anglais, pour traduire une boutade, puisque souvent lors de nos premières rencontres, a ses questions concernant mon identité de peintre, je lui répondais Alainposteur. Parce que lui disais, je si n'ai pas le talent de Van Gogh, je bois autant que lui (clin d'oeil à Nad dont je vais vous reparler et Vincent).

Nadine, c'est la soeur dont je vous parlai précédemment, qui venait m'écouter au cabaret si vous n'avez pas décroché jusqu'ici, et Vincent, son fils qui a bien grandi.

Avec le trésor, du moins est ce l'impression que j'en ai pour l'instant présent, qui se trouve avec moi, nous nous mettons à table, une bouteille de Saumur blanc séparant nos deux couverts, dégustant et commentant le plat, avec en contrepoint, la radio qui serine son lot habituel de bonnes nouvelles, et catastrophes venant de la planète bleue.

Nous déjeunions donc et échangeons quelques banalités, pendant

que quelques pseudos spécialistes, agréés, assermentés, genre docteurs honoris causa, et quelques saltimbanques trublions, à qui on demande d'avoir une cervelle en supplément, distillaient leurs avis autorisés.

À l'écoute des nouvelles venant des États-Unis, concernant la catastrophe cyclonique à la Nouvelle-Orléans, je me permis de lui faire un vrai cours de Sciences-Pô sur le fameux rêve américain, avec ses 37 millions de pauvres recensés, en fonction de ce que l'on appelle le seuil de pauvreté par rapport au PIB, sur la politique libérale poussée à l'extrême, par les républicains, sur fond de scandale concernant les appels d'offres, le cumul de compétences et de nuisances d'un Dick Cheney au gouvernement, ancien président du principal preneur d'ordre, pour la reconstruction en Irak, et maintenant en Louisiane, d'une célèbre multinationale américaine Allyburton.

Enfin un topos qui n'est pas celui que nous prodiguons généralement, nos chaînes d'état ou privées.

Par expérience, je n'oubliais pas, à la fin de ce diatribe, de demander à Steph si je ne l'emmerdais pas avec mes propos rabats joies.

Presque convaincu par ces dénégations, nous terminions ce repas, rangions et débarrassions la table.

Un baiser ambigu nous séparait, car elle devait partir pour ouvrir son magasin. En terme d'ambiguïté j'y étais à fond, ce n'est pas peu dire. On se retrouve seul, avec ses fantasmes, sans savoir par quoi commencer.

Une question se pose. Est ce que j'ouvre la boîte à pinceaux, la

boîte à idées avec l'écran d'ordinateur pour écrire, la boîte à images avec un feuilleton débile en prime, où m'octroie une sieste salvatrice pour protéger les neurones ? J'opte pour une solution mitoyenne et facile, hypocrite et lâche, en me faisant un café, et en écoutant le concerto pour violon, les quatre saisons d' Antonio Vivaldi par l'orchestre de chambre de l' Opéra Slovaque. Essayant de voler au dessus des pâquerettes, me souvenant que Nad m'a appelé pour savoir si je débarquais à Belle île pour la grande marée de septembre, une 111, je me vois ramassant mes huitres plates sauvages, autrement dit des Belons, dans l'entrée du port de Sauzon. Curieusement elles arrivent le cul en l'air, et j'ai remarqué que les autochtones n'en étaient pas spécialement friands. Il faut dire qu'ils ont eux, les pousses pieds. Ah les pousses pieds, une magnifique histoire d'hommes et de danger, pour un marché certes lucratif, quand la pêche, disons la cueillette est autorisée, mais très appréciée par les hidalgos qui les achètent à prix d'or. Oui dangereuse équipée que chercher ces mollusques, car il faut crapahuter dans les rochers, avec la houle, le ressac et jouer à l'alpiniste. Il existe d'excellents documentaires qui montrent le sujet à quatre heure du matin, pour les insomniaques, ainsi que des documentaires pour les viandarts, les encûleurs de mouches, les pêcheurs de l'extrême, sur une chaîne aux valeurs hautement morales, vendeuse de temps de cerveau pour une boisson gazeuse. Celle qui nettoie très bien les pièces de monnaie anciennes, et l'estomac de surcroît.

Personnellement, je l'apprécie avec un mauvais whisky.

A propos de ce média en question, je m' aperçois que je l'ai déjà cité, alors qu'il y en a de pires, mais effectivement le pire nous attend .

Mais où et quand commence tout cela?

Pourquoi! n'aurais je rien vécu de ce que je dis là?

Un trouble, un vertige indicible m'étreint. Je ne sais plus où j'habite.

D'ailleurs au demeurant je ne l'ai jamais su.

Demeuré je suis en somme, pour sur, mais il faut tenter une explication.

Je tente une explication en interrogeant Nadine au téléphone, à Belle-Île, où elle réside désormais, et où je dois me rendre incessamment.

Elle me rappelle l'épisode qui a provoqué mon départ de France pour gagner la Grèce, de cette rupture totale avec un passé, du moins pour cicatriser une blessure.

J'ai survolé Belle Île bien avant de la parcourir en long large travers.

Vue d'avion, elle ressemble à un vaisseau au large de Quiberon, où justement jeune pilote, j'allais me poser en compagnie d'une escadrille de petits Cessna mono moteurs, pour un vol de qualification avec d'ailleurs un journaliste devenu depuis, grand patron d'une chaîne de radio publique.

Partis de Compiègne, nous avons donc survolé ce lieu mythique, pour nous poser auprès de l'institut de thalassothérapie appartenant à l'époque au célèbre coureur cycliste Louison Bobet.

J'ai gardé d'ailleurs des photos aériennes de ce vol, dont je me suis servi pour réaliser une toile. J'avais volé auparavant pour mon instruction en solo, et avait sans le dire à mon instructeur, effrayé et mis dans une grande pagaille, une chasse à cours dans les étangs de Hollande, au confins de la forêt de Rambouillet, sauvé le cerf, grâce à mon rase motte. Enfin, sans me prendre pour Mermoz, je limitais mon parcours et ma formation aéronautique, pour des

raisons pécuniaires.

Je ne savais pas à l'époque, que je passerai ensuite autant de temps en ce lieu, à peindre et exposer, et à m'imprégner surtout l'hiver, de la vie des insulaires.

Bien après Claude Monet et d'autres peintres célèbres, j'ai dessiné et aquarellé le fameux hôtel du phare de Sauzon.

Je ne peux m'empêcher de sourire, en évoquant ce lieu qui a servi de cadre principal à une série télévisée très célèbre, l'hôtel devenant, mairie, l'île changeant de nom, les deux pauvres menhirs, « Pierre et Marie », remplacés par des dolmens en carton pâtes sanguinolent, le scénario rase mottes, marqué particulièrement par le plaisir visuel, des deux autres menhirs de chair réelle, très bien mis en valeurs, de son héroïne.

Au demeurant, vu les moyens techniques engagés, les images notamment aériennes, les vues de cette perle des îles du Pônant étaient magnifiques. J'ai lu ensuite dans les médias, qu'il y avait une polémique entre les commerçants locaux et la production du film. Celle-ci les accusait d'avoir fait repeindre leur façades et leur commerces, à grands frais prohibitifs, et quelque part d'avoir été escroqué. Les connaissant assez bien, ainsi que leur mentalité, face à une telle machinerie et les moyens qui vont avec, je penserai qui ne tente rien n'a rien. Ils ont vu le beurre, l'argent du beurre, ils ont décidé de prendre la crème avec, en cerise sur le gâteau, pardon, le far breton.

Et tous les soirs ils trinquent à la santé de la première chaîne de télévision française.

Remarquez, la saga télévisuelle de l'autre chaîne concurrente quelques semaines plus tard, moins alambiquée, n'était pas triste non plus, avec ce magnifique village du Gers, Condom, qui ne

l'oublions pas est la patrie du préservatif, je plaisante, car condom est la traduction en anglais de capote.

Mais ce lieu, territoire de jeux de nos mousquetaires historiques, ce vignoble d'armagnac, ce site où se marient la bonne chère et le bon goût, devenait Condor, pour les téléspectateurs respectables que nous sommes tous bien sûrs. Nos scénaristes hexagonaux sont des aigles, des carpettes, et non des Carpates. On est toujours le Roumain de quelqu'un.

Ces quelques considérations aériennes, et critiques mis à part, je me replonge en amont à la recherche de l'origine du malaise.

Je ne sais plus où j'habite disais-je, mais c'est cela même. J'ai perdu le nord. Et si tout devait commencer en montagne à Pra loup? C'est la grande résurrection, la fête de la rose, le début disaient-ils, d'une ère nouvelle. Ce fut un printemps suivi d'un été splendide. Un passage au Lavandou, à Pramousquier exactement, désagréable, je suis nommé en montagne, pour diriger l'animation d'un village de vacances. Et puis, c'est un long roman mais pas une belle histoire. Elle m'a fait voyager. Donc c'est une histoire enrichissante. Cela m'a permis également de redécouvrir les paysages du Nord, du Pas-de-Calais, il en est de magnifiques, une population de valeurs riches, et accueillante. Jusques aux dunes du Touquet , et les terrils du pays minier qui trouvent grâce à mes yeux, car avec des yeux de poètes ou d'enfants, on trouvent de la beauté partout quand on aime. Je t'ai écrite, chantée, dessinée, peinte à l'huile, à l'eau, au pastel gras et sec, caressée et galbée, modelée, aimée, pénétrée, en toutes tes intimités, salivé les milliers de centimètres carrés de ton corps, a la recherche d'un temps perdu, presque retrouvé, distillé tes odeurs corporelles, me suis imprégné du parfum et émanations de tes